



Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies
2009

Les Grecs, les Arabes et nous. Enquête sur l'islamophobie savante, éd. Philippe Büttgen, Alain de Libera, Marwan Rashed, Irène Rosier-Catach

Max Lejbowicz



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/11662>

ISSN : 2273-0893

Éditeur

Classiques Garnier

Référence électronique

Max Lejbowicz, « *Les Grecs, les Arabes et nous. Enquête sur l'islamophobie savante*, éd. Philippe Büttgen, Alain de Libera, Marwan Rashed, Irène Rosier-Catach », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], 2009, mis en ligne le 20 novembre 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/crm/11662>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Les Grecs, les Arabes et nous. Enquête sur l'islamophobie savante, éd.
Philippe Büttgen, Alain de Libera,
Marwan Rashed, Irène Rosier-
Catach

Max Lejbowicz

RÉFÉRENCE

Les Grecs, les Arabes et nous. Enquête sur l'islamophobie savante, éd. Philippe Büttgen, Alain de Libera, Marwan Rashed, Irène Rosier-Catach, Paris, Fayard, 2009, 374p.
ISBN 978-2-213-65138-5.

- 1 Que faire quand un produit de l'excellence scolaire, un agrégé professeur des Universités, Sylvain Gouguenheim pour ne pas le nommer, en vient à agir en ignare et en saccageur dans l'exercice de la discipline où il s'est formé ? Ignare parce que son *Aristote au Mont-Saint-Michel* (AMSM) est documenté à la six-quatre-deux, pensé à l'emporte-pièce et écrit à la va-vite. Saccageur parce que, dans le prolongement de son inculture et au nom d'une idéologie ennemie de l'étude et du savoir, il cherche à détruire les résultats obtenus depuis un bon demi-siècle par une multitude de chercheurs de nationalités diverses¹. Le lecteur s'étonnera de la violence du jugement que je viens de porter : elle s'affranchit des règles de bienséance qui prévaut dans les revues consacrées au Moyen Âge et plus largement dans les revues savantes. Je ne vois pas pourquoi je devrais ménager un historien qui s'est lui-même affranchi des contraintes les plus élémentaires de la recherche (voir les comptes rendus cités à la note 1). Avec son AMSM, il s'est complu à transformer la médiévistique en terrain d'aventures sans foi ni loi. Ma violence est une contreviolence. Que Gouguenheim ait rédigé en une décennie trois ouvrages

généralement bien accueillis sur Hildegarde de Bingen, les terreurs de l'an mil et les Chevaliers teutoniques, ne le qualifiait pas à prendre le contre-pied du consensus qu'ont établi entre eux les spécialistes des rapports de l'Islam médiéval avec la chrétienté latine. À moins qu'il n'ait eu au préalable l'honnêteté et le courage de se former à cette spécialité de la médiévistique, l'une des plus difficiles qui soit : il est aisé de comprendre qu'elle implique la maîtrise des connaissances relatives aux deux aires ainsi mises en relations, chacune des deux ayant des caractères distinctifs affirmés. Or ni ses appartenances institutionnelles, ni ses articles spécialisés², ni au final les résultats consignés dans son ahurissant *AMSM*, n'indiquent qu'il ait fait l'effort d'acquérir une spécialisation d'arabisant, pour ne rien dire de byzantiniste puisque qu'il prétend traiter notamment de la survie de l'Aristote d'expression grecque.

- 2 À cette première anomalie s'en adjoignent deux autres, qui dépassent le cas singulier de Gouguenheim et rend perplexe sur l'état de la presse et de l'opinion dans la France des années 2008-2009. Que faire en effet quand, comble de régression culturelle et d'aveuglement intellectuel, les media qui visent l'« élite » de la nation applaudissent des deux mains à cet Aristote en goguette qu'elle transforme en porte-étendard de l'Europe chrétienne³ ? Que faire enfin quand le public convertit en succès de librairie un déshonneur de l'édition et un manquement à la déontologie historique ?
- 3 Ces « Que faire ? » m'étaient venus à l'esprit au printemps 2008, alors que je prenais connaissance de la métamorphose fantasmée du péripatétisme latin aux confins normando-bretons et des remous qu'elle provoquait dans les médias imprimés et électroniques. J'avais essayé de réagir à ces assauts de sottise satisfaite dans trois des publications mentionnées aux notes 1 et 3, mais, au vu des événements médiatiques qui se déroulaient conjointement, je n'ai jamais été sûr d'avoir trouvé les réponses adéquates. Les mêmes interrogations sont revenues au cours de cet automne 2009, alors que je prenais connaissance du nouveau paru, *Les Grecs, les Arabes et nous. Enquête sur l'islamophobie savante* (GA&N), qui se présente lui-même comme une réponse aux désinformations propagées par *AMSM*. Arrivé au terme de ces près de quatre cent pages, je formule mon questionnement de manière plus synthétique. Est-il suffisant d'avoir été formé et de vouloir informer, quand on cherche à dénoncer les méfaits de celui qui parade sur le devant de la scène avec des titres de gloire dignes du sapeur Camember ? Soit, en suivant un ordre croissant de généralité : cancre de la classe, falsificateur des centres de recherches, trublion de la tribu historique, cache-misère d'une France postcoloniale, chansonnier d'une Europe en désarroi, estropié de la mondialisation. Bref, synthèse de la synthèse, de celui qui, aux yeux avertis, plastronne en bouffon de la culture, avec la fierté et l'assurance de l'innocent.
- 4 Quatorze médiévistes ont donc fait le choix de répondre, avec le sérieux d'universitaires et de chercheurs responsables, à la calamité que je viens d'évoquer. Il en résulte ces GA&N. Bien que l'ensemble confirme mon jugement sur l'Aristote en perdition dans l'ouest européen tout droit sorti d'angoisses franchouillardes, il me laisse malgré tout perplexe sur le choix des armes. De quoi est-il constitué ?
- 5 GA&N se distribue en trois parties, précédées par une introduction (mais il est dépourvu d'index alors que les contributions qu'il rassemble multiplient les références aux lieux, aux auteurs et aux thèmes ; le service que l'ouvrage peut rendre en est affecté). L'introduction elle-même est signée par les historiens dont les noms apparaissent sur la couverture et la page de titre. Elle est moins une « entrée en matière qui présente le sujet

et en précise le plan⁴ » qu'un essai sur le sens à donner à la sortie en 2008 de ce Mont-Saint-Michel abusivement aristotélisé. Je ne l'aborderai qu'en conclusion.

- 6 *Tabula rasa* : tel est le titre de la première partie. On peut hésiter sur le sens à donner à l'expression. Renvoie-t-elle aux méfaits d'un Gouguenheim qui rejette d'un revers de main les écrits des arabisants antérieurs à son livre avec l'ambition avouée, et proprement délirante, d'écrire sur une page vierge un des épisodes majeurs de la culture des médiévaux latins, l'arrivée d'Aristote en terres latino-chrétiennes ? Ou s'applique-t-il aux bienfaits des trois études ainsi réunies, qui, avec ordre et méthode, rejettent dans les ténèbres d'où elles n'auraient jamais dû sortir les élucubrations d'un agrégé d'histoire en rupture de ban ? J'anticipe : une fois la lecture de cette *Tabula rasa* achevée, il faut retenir les deux termes de l'alternative. Le second à titre principal et, par voie de conséquence, le premier à titre subsidiaire. S'il faut réduire à néant AMSM, c'est bien parce que le livre défend une thèse qui, sans reposer sur des faits établis, se croit en mesure de tourner le dos aux apports des arabisants de ces dernières décennies.

- 7 Cette *Tabula rasa* commence par une riche revue de presse, rondement menée par Irène Rosier-Catach (GA&N, p. 21-51). Elle est annoncée par un titre qui reprend l'angoissante question posée le 3 mai 2008 par un *Figaro magazine* grand consommateur de sondages pour la fin des temps : « Qui connaît Jacques de Venise ? » Hélas, Hitchcock lui-même ne serait pas parvenu à introduire un suspense délicieux dans la réponse. Le connaissent tous ceux qui, sans être des médiévistes chevronnés ni des publicistes soucieux d'être en phase avec les phobies de l'époque, se sont intéressés aux textes du Philosophe par excellence en circulation aux temps des cathédrales : ils ont lancé sur Internet une requête et n'ont pas tardé de découvrir le site de la Katholieke Universiteit de Leuven (GA&N, p. 23, n. 6)⁵. Là, ils ont appris qu'une ambitieuse entreprise internationale dénommée *Aristoteles Latinus* (AL), avait en soixante ans publié vingt-sept volumes exclusivement consacrés à ces textes, et projetait d'en sortir quinze autres. Dans la simple présentation de ce monument de l'érudition contemporaine, le nom de Jacques de Venise apparaît neuf fois, au milieu d'autres noms de traducteurs gréco-latins ou arabo-latins, qui mériteraient à leur tour d'être soumis à la question cruciale. Est-ce qu'en les laissant dans l'ombre, le *Figaro magazine* dissimulerait à ses lecteurs un secret inavouable ? J'ajouterai à la présentation de Rosier-Catach que, s'il y a un secret, il repose dans les regards portés sur Jacques de Venise par Gouguenheim et ses féaux, non dans une rétention d'informations qui seraient compromettantes. Le Vénitien est utilisé comme une feuille de vigne par ses tout récents adulateurs. Un nom est jeté en pâture à l'adoration des foules avec d'autant plus de conviction et d'enflure que les officiants du nouveau culte n'ont jamais lu et encore moins travaillé les œuvres de celui qui le porte. Leurs ardeurs à le défendre est destinée à faire oublier leurs incompétences. Au-delà des traducteurs et de leur nom, il y a la réalité du mouvement intellectuel que leur réunion engendre. C'est là un des faits culturels les plus massifs des années 1100-1300 : en deux siècles, une avant-garde bilingue composée de Latins soit arabisants, soit hellénistes, a permis aux meilleurs de leurs contemporains de donner à la haute culture de l'Europe latine un élan si décisif qu'il en a résulté une cassure⁶. Le Moyen Âge latin s'est scindé en deux périodes intellectuellement incommensurables entre elles, avec un avant et un après les traductions, arabo-latines et gréco-latines confondues. Ce puissant mouvement de *translatio studii* est méconnu des gazettes et des blogs, qui s'alignent sur le canard boiteux de service et montent en épingle le cas d'un Jacques de Venise, bêtement élu sauveur de la pureté européenne. Dernier paradoxe : Gouguenheim parle de l'AL dans un

des paragraphes de l'annexe 3 d'AMSM. Il le présente si mal qu'à moins d'être déjà au courant, il n'est pas possible de comprendre le sens et la portée de l'entreprise, comme le prouvent les cris d'orfraie poussés, au nom d'AMSM, par les tenants d'une Europe helléno-chrétienne peoplisée.

- 8 Pour les curieux qui n'apprécient pas de lire un texte rédigé dans la langue que pratique le site de la Katholieke Universiteit, l'anglais, ou dans celle de l'AL, le latin, il existe d'autres sources de documentation rédigées dans la langue nationale. En tout premier lieu, l'étude de Coloman Viola, à qui le livre de Gouguenheim a emprunté son titre, à défaut d'en avoir assimilé le savoir (GA&N, p. 24, n. 8). Parue en 1967 dans une publication savante, elle a été mise sur le web en avril 2003, si j'en crois le code source de la page : Jacques de Venise y est cité une cinquantaine de fois ! Même *Wikipédia*, que de bons esprits vilipendent au nom d'un purisme culturel, consacre une entrée à Jacques de Venise, encore que le brouhaha de l'affaire en ait fait revoir substantiellement le contenu (GA&N, p. 24, n. 9-10). C'est dire le niveau où se situe Roger-Pol Droit, dont le « Jacques de Venise, passeur oublié » a mis le feu aux poudres. De faux savants ont forgé de toutes pièces une ignorance inexistante et leur tour de passe-passe s'est propagé à une vitesse à faire pâlir d'envie la grande peste de 1348 : haro sur la doxa universitaire qui cache aux curieux un des traducteurs gréco-latins qu'elle expose pourtant au grand jour, dans la mesure évidemment des moyens qui lui sont alloués. Si Jacques de Venise pose un problème, c'est celui du financement de la recherche et celui, connexe, d'une presse dépourvue d'un système d'analyse des sources. Rosier-Catach suit sur Internet la prolifération venimeuse des sites et des blogs qui, au nom des méconnaissances de leurs leaders érigés en modèle de savoir, tapent à bras raccourcis sur ceux qui savent en décrétant qu'ils sont des tombeaux d'ignorance. En reprenant la prose de Droit, je souhaiterais dès à présent saluer cette autre « étonnante rectification des préjugés de l'heure », que renforce un appendice « Deux poids, deux mesures » dû à Luca Bianchi.
- 9 L'excellent auteur de *Censure et liberté intellectuelle à l'Université de Paris (XIII^e-XIV^e siècles)*, recense en trois pages (GA&N, p. 48-51) un certain nombre d'ayatollahs chrétiens qui ont fulminé tout en vrac contre la vaine curiosité, contre la sagesse de ce monde, contre les nouveautés profanes, contre les doctrines variables et pérégrines, contre les cavillations sophistiques, contre les artifices de Platon et d'Aristote, contre les arts libéraux, contre Socrate, contre Euclide. Les auteurs ou les bénéficiaires de ces éructations, saint Paul, l'empereur Justinien, Garnier de Rochefort, Guillaume de Saint-Thierry, Pierre Damien, Manegold de Lautenbach, Robert de Courçon, le pape Grégoire IX, pour m'en tenir à ceux qui sont cités, sont évidemment les oubliés d'un AMSM tout entier dévolu à une double tâche : célébrer les éternelles épousailles de la rationalité grecque avec le message chrétien et « démontrer » l'impossible consommation du mariage de cette rationalité hypostasiée avec le message coranique. Je ne peux pas ne pas prolonger les remarques de Bianchi. La farce n'a au fond guère d'importance, qui conduit l'exécuteur des basses œuvres à envisager dans un même mouvement la chrétienté avec laxisme et l'Islam avec la rigueur d'un censeur psychorigide. Au carnaval du pile ou face, l'apologiste-inquisiteur peut, sur un coup de tête, changer son fusil d'épaule et faire de l'ancien banni de la rationalité la nouvelle gloire de celle-ci, afin que le vieux champion en devienne le paria. Les sites et la littérature islamistes accomplissent cette inversion, avec un art consommé et une assurance que le ridicule ne tue pas. Des goûts et les couleurs, on ne dispute pas – du moins tant que les camps en présence persisteront à vouer l'histoire aux gémonies⁷. Bianchi est clair et net : « L'Occident » de Gouguenheim est une fiction

historiographique » construite « à partir de généralisations hâtives et d'inférences fallacieuses (p. 49 et 48) ». Son 'Orient' ne vaut guère mieux, comme le montre la contribution suivante.

- 10 Avec « Science arabe et science tout court » (GA&N, p. 53-77), Hélène Bellosta poursuit dans un autre secteur le démontage du fonds de commerce d'AMSM. Elle remarque que la liste des gloires européennes de la science dressée par Gouguenheim comporte des curieuses lacunes, laissées sans explication. Elle fait œuvre charitable, à défaut de faire œuvre savante, tant les lacunes sont flagrantes : elle comble le silence et en précise les motifs. Il est clair que Galilée et Giordano Bruno (pour ne rien dire de Pierre Abélard, de David de Dinant ou de Siger de Brabant⁸) ont été infidèles à la raison puisque la gardienne sourcilieuse de la rationalité grecque, notre mère l'Église, les a condamnés à l'issue de procès équitables, qui au silence, qui au bûcher. Ces hérétiques ne méritent pas d'être inscrits au panthéon gréco-chrétien ni d'être proposés en modèles aux petits Européens en cours d'éducation.

- 11 Averti de l'existence de pareilles perversions, le lecteur n'est pas encore au bout de ses surprises : l'AMSM présente, sans émettre de restrictions, l'œuvre éminemment rationnelle du grand astronome et mathématicien Thābit ibn Qurra. L'étonnement est, hélas ! de courte durée : Gouguenheim attribue cette œuvre à l'évêque et théologien melkite, donc chrétien, Théodore Abu Qurra... À défaut d'être bigame, le saint homme se voit doté d'une double carrière et de deux vies : l'une court de 836 à 901 (AMSM, p. 98), l'autre, de 750 à 820/5 (AMSM, p. 190). Mais peut-être que les informations livrées par ce partisan d'une histoire New Age qu'est Gouguenheim, reposent sur le principe ludique de « Cherchez l'erreur » ? Ces deux groupes de dates s'appliquent respectivement aux Thābit ibn Qurra et Théodore Abu Qurra historiques ! Ayant rétabli la chronologie et les attributions, le lecteur goûte sans réserve les éloges que Gouguenheim décerne pour une fois à un savant de l'autre bord, au prétexte qu'il appartient au sien. Bellosta est conduite à réécrire tous les passages du livre consacrés aux mérites de la science « chrétienne » et aux faiblesses de la science « arabe ». Elle conclut : « La science n'est pas européenne, elle est métisse, elle ne se crée et ne se développe que via des métissages successifs (GA&N, p. 77). »

- 12 Le relevé des erreurs factuelles d'AMSM et de ses thuriféraires n'est qu'un préliminaire à la réalisation de la *tabula rasa* ; elle est définitivement accomplie avec la contribution du linguiste Djamel Kouloughli, « Langues sémitiques et traduction. Critique de quelques vieux mythes » (GA&N, p. 79-118). Avec elle, le lecteur est projeté au cœur de l'édifice idéologique bringuebalant d'un Gouguenheim en mal d'enracinement et prêt à toutes les manipulations pour assurer son bien-être. Il y aurait une « hétérogénéité fondamentale entre le grec, langue indo-européenne, et l'arabe, langue sémitique (GA&N, p. 79) » qui expliquerait l'hellénisation ratée des savants arabes et celle pleinement réussie des savants latins. Les quelques quarante pages de Kouloughli sont un festival d'intelligence, de technicité et d'érudition. Elles montrent non seulement que, dans les passages d'AMSM consacrés aux problèmes de langues, le truisme le dispute à la balourdise, l'obscurité à l'ineptie et la puérilité au manque de scrupule⁹ ; mais encore elles surmontent ces diverses insuffisances, en revenant à Ernest Renan et à sa limpide *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques* (1885) – jamais citée dans AMSM tout en y étant omniprésente, fut-ce sous une forme si abâtardie qu'elle tend à l'inintelligible. Fidèle à l'Aristote historique et aux exigences de l'enquête que celui-ci a promues, Kouloughli suit les développements des sciences du langage depuis les essais brillants mais tendancieux

du XIX^e siècle jusqu'aux développements les plus récents, ignorés d'AMSM - Roman Jakobson, Léonard Bloomfield, Émile Benveniste, Eugène A. Nida, Edmond Cary, Gaëtan Tröger, Barbara Cassin... Ses analyses se démarquent aisément des fables conçues par un Gouguenheim qui encense Aristote sans l'avoir pratiqué¹⁰. Un des points forts de Kouloughli est de distinguer la relativité linguistique, qui est incontestable, du relativisme linguistique, qui est un non-sens. Ses analyses, dont je ne peux suivre le détail, emportent l'adhésion du lecteur, qui est amené à souscrire sans réserve à la citation de Marc Dominicy « toute pensée ou tout contenu peut être formulé dans toute langue naturelle (p. 98) ». Au terme de cette brillante contribution, qui est aussi celui de la première partie, le roi est nu et il fait peine à voir.

- 13 La deuxième partie invite à un voyage dans le temps qui ne manque pas de piquant, *De Mahomet à Benoît XVI*. Ce périple commence en compagnie de Marwan Rashed, « Les débuts de la philosophie moderne, VII^e-IX^e siècle » (GA&N, p. 121-169). Le propos est ambitieux. En voulant « comprendre en philosophe, et non en doxographe, l'histoire de la philosophie (GA&N, p. 122) », Rashed tourne le dos aux ratiocinations de Gouguenheim pour se colleter directement avec deux types de textes rédigés en arabe ; les uns sont seulement marqués par un effort original de réflexion, tandis que les autres sont proprement philosophiques. L'ensemble textuel qu'il a choisi d'analyser s'inscrit étroitement dans le cadre de la nouvelle puissance impériale des VII^e-IX^e siècles et adopte les normes qui en régulent l'existence. Rashed examine donc tour à tour : 'Abdallah ibn Mas'ūd (le thème antéislamique de la prédestination s'infléchit en une réflexion sur le statut de l'acte humain) ; al-Ḥasan al-Basrī (un débat sur le destin se prolonge en une appréhension des mondes possibles) ; 'Abdallah ibn Muḥammad al-Nāshī (le refus des deux infinis aristotéliens débouche sur l'atomisme) ; al-Nazzām et Abū al-Hudhayl (qui s'opposent sur leur conception de l'atomisme) ; Abū Hāhim al-Jubbā'ī (la notion ontologique de mode permet de penser en toute rigueur l'unité et les attributs de Dieu) ; al-Kindī, Thābit ibn Qurra, Abū Bakr al-Rāzī (tous les trois analysés à partir de l'intérêt qu'ils portent à la cosmologie luxuriante développée dans le *Timée* : le premier se concentre sur la création du monde et la finitude temporelle ; le deuxième, sur la dimension mathématique et le troisième, sur l'aspect biologique et médical). En rompant avec les variantes du platonisme théologisant de ses prédécesseurs, al-Fārābī signe au X^e siècle « la fin du concordat entre philosophie et religion révélée (GA&N, p. 162) » et revient à une *metaphysica generalis* pure et dure. Il est évident que les premiers siècles de l'Islam ont connu une réflexion philosophique originale qui a conduit les siècles suivants à prendre vis-à-vis d'Aristote une attitude aussi attentive qu'active. Ne pas s'accorder sur cette lapalissade : si Aristote a été traduit en arabe, c'est bien parce que des Arabes voulaient le lire, l'étudier et le refondre au besoin dans le sens d'une plus grande exigence – est un déni de réalité.
- 14 Avec la deuxième étape, le lecteur rallie l'Europe sous la conduite d'Alain de Libera et à l'enseigne « Les Latins parlent aux Latins » (GA&N, p. 171-207). Le texte était attendu : il n'a échappé à aucun lecteur du déshellénisé hellénophile AMSM que de Libera en était l'une des principales « têtes de Turc ». La contribution est dépourvue d'articulations explicites et passe sans transition d'un style allusif à des analyses fouillées. Elle est riche mais quelque peu chaotique et son développement n'est pas aisé à suivre. Il n'est possible de la résumer qu'en en reformulant le canevas. De Libera n'a aucune peine à souligner les abîmes d'ignorance qui réduisent AMSM à un pamphlet de publiciste mal intentionné. Rien n'y est dit sur la manière dont les penseurs Latins s'auto-désignaient, désignaient

leurs prédécesseurs et leurs contemporains byzantins, alors qu'AMSM est construit sur la force des marqueurs identitaires - mais si exagérément identitaires qu'ils deviennent les symptômes de la panique qui saisit leur auteur quand il est confronté à une culture qui n'est pas la sienne¹¹. Rien n'y est dit sur la riche tradition grammaticale et logicienne du Haut Moyen Âge, alors qu'AMSM se flatte de dénoncer la vision « les âges sombres de la chrétienté ». Rien n'y est dit sur Albert le Grand et Thomas d'Aquin, où la forte conscience d'une identité latine (et non pas européenne) s'accompagne de l'expérience du grand large que permettent les lectures assidues des récentes traductions arabo-latines et gréco-latines. Rien n'est dit du sentiment d'une appartenance enfin européenne à l'extrême fin du Moyen Âge, avec le pape Pie II (1405-1464), si l'on suit les travaux de Franco Cardini (parus en 2000) et de Jacques Le Goff (parus en 2004), que la bibliographie d'AMSM ne cite pas. On aurait envie d'appliquer aux pages de de Libera la fameuse formule « Un peu d'internationalisme éloigne de la patrie, beaucoup y ramène », que les grigous, à l'abri d'un Mont-Saint-Michel qu'ils ne méritent pas, changent en : « Cachez cet internationalisme que je ne saurais comprendre. » Les deux dominicains, Albert et Thomas, et au-delà tous les maîtres scolastiques, sont sensibles au nouvel Aristote, inextricablement gréco-latin et arabo-latin, que les traductions des XII^e et XIII^e siècles leur ont fait découvrir : non pas le logicien, qui a dominé le Haut Moyen Âge, mais le philosophe de la nature et le métaphysicien, dont l'ampleur et la profondeur ont bousculé l'héritage haut-médiéval, au point que les héritiers ont dû doter leur pensée d'un nouvel horizon. Certes, Gouguenheim a prévenu son lecteur : il arrête son « enquête » à la fin du XII^e siècle. Mais que penserait-on du physiologiste qui, ayant limité son étude à l'une des deux parties latérales du corps humain, se flatterait de connaître le fonctionnement de l'ensemble ? Faut-il rappeler à l'agrégé d'histoire le b.a.-ba de la recherche historique ? Il consiste à donner à une étude les limites chronologiques que les exigences du thème retenu imposent. Pire : l'auteur d'AMSM souligne à son corps défendant l'incongruité du *terminus ad quem* qu'il s'est fixé. Il ne peut pas s'empêcher d'écrire sur « les débuts de la science moderne », qui, apprend-on, aurait eu lieu au XIII^e siècle. Galilée est à nouveau passé à la trappe avec une facilité déconcertante. Il est vrai que, pour l'historien de sciences médiévales, et de Libera n'en est pas un, ces lignes mal documentées et mal argumentées sur « les débuts de la science moderne » au « temps de saint Thomas d'Aquin et de saint Louis » font irrésistiblement penser à cet enchaînement des tautologies qui forme la trame des sketches de Francis Blanche et Pierre Dac (AMSM, p. 199 et déjà p. 23). Sur le fond, de Libera a mis le doigt sur le système de réductions successives qui corrompt la « démonstration » qu'AMSM prétend faire : « Un discours qui repose sur la mise en équation de la *Latinitas* médiévale avec l'Europe chrétienne et de l'Europe chrétienne avec la société occidentale est idéologique (GA&N, p. 188). » Il reste que ce genre de « démonstration » n'est pas nouveau sous le soleil de la médiévistique. De Libera rappelle pour finir les modèles qui servent à certains « puristes » à écarter la part arabe de la formation de l'Europe latine : le modèle colonial des années 1920, avec André Servier et Louis Bertrand, et le modèle de la démystification des années 2000 avec Jacques Heers. Ce sont toujours les mêmes affirmations péremptoires et stériles, qui cheminent séparément ou de concert. Gouguenheim ajoute à ce cafouillage un Mont-Saint-Michel embrumé dans des idéologies linguistiques. Le Panthéon de l'inhumanité a encore de beaux jours devant lui.

15 La contribution est complétée par deux appendices. Dans le premier, Ruedi Imbach, « ... en l'absence de tout lien avec le monde islamique » (GA&N, p. 208-209), s'en prend vigoureusement à l'une des multiples fariboles soutenues dans AMSM avec une

componction qui en voile l'inanité : « L'Europe aurait suivi un cheminement identique, en l'absence de tout lien avec le monde islamique (AMSM, p. 198-199). » Imbach n'a pas de peine à montrer sur un exemple précis, le *Commentaire de la Métaphysique*, livre XII, leçon 9 de Thomas d'Aquin, que celui-ci développe son argumentation en se référant à Averroès, à Avicenne et à Maïmonide. Il conclut en faisant cette recommandation qu'un directeur de thèse aurait honte de rappeler à son doctorant : « Si l'on veut parler de ce que l'Occident doit ou ne doit pas à l'Islam, il ne faudrait pas oublier de simplement lire les textes des auteurs chrétiens (GA&N, p. 209). » Le rappel de cette obligation élémentaire a l'avantage de renvoyer Gouguenheim à son néant. C'est bien en étudiant les textes de Latins des XII^e et XIII^e siècles que le médiéviste est conduit aux traductions arabo-latines en circulation à cette époque-là et à leurs consœurs gréco-latines. Je prolonge les propos d'Imbach : le normalien de Lyon a inventé une forme inédite d'analphabétisme historique. Il prétend faire œuvre d'historien en se passant de lire les documents qui témoignent de l'histoire sur laquelle il écrit. De fait, les Latins du XIII^e siècle ne se sont pas formés au contact des théologiens, des philosophes et des savants arabophones puisque leurs innombrables écrits qui témoignent de ce contact sont écartés de l'enquête...

- 16 Avec le second appendice, « Les *Collationes* de Pierre Abélard et la diversité des religions », (GA&N, p. 209-211), John Marenbon montre l'attraction qu'Abélard ressent pour le monde islamique (qu'il connaît mal) et le monde juif (qu'il connaît mieux). Avec des moyens qui sont dérisoires au regard de ceux dont nous disposons aujourd'hui, Abélard esquisse une histoire comparée des religions, où il « montre une rare capacité dans l'art de développer avec cohérence une perspective fondée sur des croyances différentes des siennes (GA&N, p. 210). » Faut-il rappeler qu'Abélard est un lecteur boulimique d'une remarquable acribie ? Gouguenheim ou l'anti-Abélard ! Jean Jolivet l'a montré : les quelques mots de présentation du *Sic et non* dans l'AMSM se réduisent à une auto-présentation des incompétences de Gouguenheim¹².
- 17 La troisième étape du voyage suit, dans un cas précis, le modèle de cette histoire comparée des religions que le génial Abélard avait esquissée. Elle conduit au « Judaïsme : le tiers exclu de l'Europe chrétienne » (GA&N, p. 213-222). Jean-Christophe Attias note « le silence quasi absolu que l'AMSM fait sur le judaïsme et les Juifs, spécialement sur les Juifs et le judaïsme d'Europe (GA&N, p. 213). » Pour essayer de comprendre les raisons de cette marginalisation, il relève le tissu d'âneries dont Gouguenheim recouvre en quelques lignes Maïmonide, qui serait prisonnier des superstitions astrales des Arabes. Le judaïsme évanescant d'AMSM prolonge les aberrations que l'Islam chérirait avec délice. Quand par chance, le judaïsme échappe à ce misérable destin, c'est pour faire cause commune avec les chrétiens. Attias recentre le débat et donne une consistance propre au judaïsme historique, en décrivant à grands traits les vies et les œuvres d'Abraham ibn Ezra et de Salomon ibn Gabirol. Il tire de cette rapide présentation une leçon sur l'ambiguïté de la culture dont témoignent ibn Ezra et ibn Gabirol, qui évitent « l'horreur musulmane » sans adopter « la grandeur chrétienne » : les deux hommes s'inscrivent dans une « durable hésitation entre l'Orient et l'Occident, entre le Nord et le Sud (GA&N, p. 222) ». Un pareil tiraillement n'est que l'écho amplifié de celui dont l'Europe témoigne, sur « l'incertitude de son identité linguistique, la porosité de ses frontières linguistiques, sa perméabilité aux transferts culturels. » Attias conclut, *horresco referens*, qu'« à partir du moment où l'on veut bien réintroduire les Juifs et le judaïsme au sein de notre vision de la culture

européenne (...) il apparaît tout à coup qu'on ne peut plus en exclure non plus l'islam et les musulmans (GA&N, p. 222). »

- 18 Le lecteur aborde avec Christian Förstel la quatrième étape de son voyage de *Mahomet à Benoît XVI*. Le titre de la contribution, « Les Grecs sans Byzance » (GA&N, p. 223-233), remplit une triple fonction : il rappelle la part minime que réservent aux Byzantins AMSM et son hellénisme sans visage ; il témoigne du mépris que les humanistes des XIV^e et XV^e siècles ont porté à la culture de l'Empire Byzantin ; et il annonce par préterition l'objet de l'étude. Förstel concentre son propos sur l'instauration en Europe latine, en 1397, pour la première fois depuis sept cent ans, d'un enseignement systématique du grec, assuré par Manuel Chrysoloras, auteur de surcroît d'une grammaire grecque qu'un de ses élèves adapta en latin. Ces cours dureront plus d'une quinzaine d'années. L'événement a beau être célébré par les humanistes comme « le début d'une ère nouvelle (GA&N, p. 223) » dans l'histoire de la culture européenne, il masque les intentions politiques de l'empereur Manuel II et les ambiguïtés de l'hellénisme humaniste. L'empereur cherche à « sortir l'Empire byzantin de son isolement et (à) en assurer la survie à travers un rapprochement avec les puissances occidentales (...) Enseigner la littérature et la culture grecques à l'élite intellectuelle des États italiens était l'un des moyens pour parvenir à surmonter la méfiance à l'égard de Byzance (GA&N, p. 228 et 229). » De fait, Chrysoloras double son enseignement d'une activité diplomatique, que Förstel rappelle à grands traits. Quant aux humanistes, leur ferveur pour la langue grecque n'a d'égale que leur morgue à l'encontre des Byzantins, sauf à idéaliser certains d'entre eux au-delà du raisonnable, dont Manuel Chrysoloras. Cette morgue est ancienne : elle s'exprime en reprenant des stéréotypes qui remontent à la littérature latine classique. Une commune appartenance au christianisme n'est jamais parvenue à surmonter le fossé qui, depuis plus d'un millénaire, sépare la latinité et l'hellénisme. Enfin, quand en 1453, sonne le glas de l'Empire romain d'Orient, un renversement historiographique se produit chez les Latins. Chrysoloras « n'est plus qu'un objet encombrant » et « la Renaissance de l'Antiquité dont les humanistes se font les propagandistes s'accommode mal d'une dette envers la civilisation grecque médiévale qui, par sa seule existence, pouvait être perçue comme une négation de la conception humaniste de l'histoire (p. 233). » Les deux chrétientés, latine et grecque, et les deux hellénismes, classique et byzantin, ne baignent manifestement pas dans l'eau de rose où Gouguenheim batifole en fondant dans un modèle unique toutes les chrétientés et tous les hellénismes possibles.
- 19 Philippe Büttgen prend en charge la dernière étape du voyage avec son « Avicenne à Ratisbonne. Introduction à la théologie comparative » (GA&N, 235-257). Sa contribution s'étend largement sur le discours prononcé par Benoît XVI à Ratisbonne le 12 septembre 2006, un peu moins sur Gouguenheim et pas du tout sur Avicenne – à moins de voir dans ce dernier une des incarnations de la rationalité en terres d'Islam, auquel cas il est l'interlocuteur privilégié d'un Benoît XVI qui persiste à ne pas l'entendre : la seule présence de son nom dans le titre de la contribution exprime la perversité des propos tenus dans la ville bavaroise. De mémoire vaticane, la thématique du discours de Ratisbonne est nouvelle et Büttgen rattache cette innovation à la formation reçue par Joseph Ratzinger. Dans sa quête des racines allemandes du discours pontifical, il énumère les trois adversaires que le catholicisme d'outre-Rhin a combattu durant ces derniers siècles : la Réforme, qui se prolonge avec Kant, lointain héritier d'un nominalisme médiéval conçu comme un antithomisme ; la théologie libérale des XIX^e et XX^e siècles, incarnée par Adolf von Harnack et accusée de vouloir déshelléniser le christianisme ; et la

théologie postmoderne ouverte à la multiplicité des cultures. La filiation grecque se fait sous les auspices du *logos*, qui devient la pièce maîtresse d'un christianisme des Lumières où la foi et la raison coexistent harmonieusement en bannissant toutes les formes de violence. Une fois le christianisme installé sur un tel piédestal, il est en position de force pour lancer « une invitation à un 'dialogue effectif des cultures et des religions' (GA&N, p. 243) » : étant la seule religion héritière du *logos* grec, il est aussi la seule à bannir la violence, la seule habilitée à instaurer un dialogue interreligieux... Il n'est guère surprenant, après ce chapelet d'autosatisfactions, que le projet papal ait du mal à déboucher sur des réalisations concrètes, surtout avec l'islam, réduit, par la grâce d'une anecdote datée de 1391, à une tradition de violence ! Pur produit de l'université laïque, Gouguenheim apporte sa pierre à la construction du Saint Père. Son apport est de bien mauvais aloi mais il est si homogène à l'édifice où il s'insère qu'il en dénonce à sa manière l'artifice. La contribution de Büttgen aurait pu changer son auteur de référence et s'intituler, sans effet de style « Gouguenheim à Ratisbonne. Introduction à la théologie comparative ». Dans tous les cas, l'auteur d'AMSM complète son portrait : il se présente cette fois comme l'anti-Avicenne. Qu'il s'agisse de l'Europe latine ou de l'Islam médiéval, il est dans les deux cas incapable de se hisser au niveau des meilleurs auteurs.

- 20 La troisième partie, *La discipline historique*, procède d'une interrogation à deux faces : Quel est le rôle de l'histoire dans la formation de la conscience citoyenne ? Quel est le rôle de la conscience citoyenne dans la formation de l'historien ? Elle s'ouvre par une étude d'Annliese Nef, « Enseigner l'histoire de l'Islam médiéval. Entre soupçon et contradiction » (GA&N, p. 261-315). L'auteur rappelle la critique que Gouguenheim adresse à un enseignement qui « diffuserait une 'vulgate' présentant l'Islam (...) sous des traits exagérément favorables (GA&N, p. 262) ». La critique vise l'enseignement supérieur dans AMSM et l'enseignement secondaire dans une interview (GA&N, p. 262, n. 5). La contribution de Nef insiste sur l'enseignement secondaire (GA&N, p. 264-280) dont elle étudie les derniers programmes d'histoire-géographie, ceux de 1995 (classe de sixième), de 1997 (classe de cinquième), de 2008 (maquette intermédiaire pour la sixième et la cinquième), de 2009 (classes de sixième et de seconde) et de 2010 (classe de cinquième), tous publiés en annexe (GA&N, p. 287-315). Elle aborde aussi l'histoire de l'Islam médiéval dans l'enseignement supérieur et dans la littérature de vulgarisation, en donnant en note une bibliographie qui complète celle des pages précédentes (GA&N, p. 280-286). La rigueur de son argumentation et la netteté de son style montrent que Nef a lu les ouvrages et les documents auxquels elle renvoie. On aurait souhaité que Gouguenheim procède d'une manière aussi scrupuleuse : non pas avancer des imputations gratuites et des insinuations calomnieuses, mais publier sans coupures abusives les pièces du procès qu'il prétend instruire et laisser transparaître sa lecture effective de sa bibliographie. Sans entrer dans le détail des analyses minutieuses conduites par Nef, je retiendrai deux aspects qui me paraissent majeurs. 1 / Il n'est pas facile, pour les descendants de colonisateurs, d'étudier sereinement l'histoire d'une aire culturelle dont de larges ensembles n'ont acquis leur indépendance que depuis un demi-siècle environ. 2 / Il n'est guère plus facile d'étudier le fait religieux dans un cadre laïque, qu'il s'agisse de celui qui marque l'aire culturelle de l'historien ou de celui qui marque l'aire des colonisés devenus indépendants. À l'aune de ces deux difficultés, les programmes de l'enseignement dénotent des efforts méritoires, mais inaboutis. Ils ne pourront être pleinement satisfaisants qu'à partir du moment où un consensus national se sera établi sur l'histoire de la colonisation et sur celle des indépendances.

- 21 Au cours de sa contribution, Annliese Nef s'en prend à la « conception civilisationnelle (de l'histoire), qui dissimule avec peine son racisme méthodologique (GA&N, p. 275) » et s'élève contre « les dérives d'une production 'civilisationnelle' (d'ouvrages d'histoire) aujourd'hui dépassée (GA&N, p. 283) ». Pour permettre au lecteur de bien saisir les pièges que la notion de civilisation tend à l'historien, elle renvoie à trois reprises (GA&N, p. 263, n. 6 ; p. 267, n. 20 ; p. 283, n. 46) à la contribution qui suit immédiatement la sienne, celle de Blaise Dufal, « Faire et défaire l'histoire des civilisations » (GA&N, p. 317-358). C'est dire combien ces pages sont attendues du lecteur.
- 22 Pour Dufal, Gouguenheim fait « appel aux théories braudéliennes (sur la notion de civilisation) pour étayer une conception de l'histoire qui puise dans une psychologie des masses et dans une vision figée des antagonismes culturels (GA&N, p. 318) ». Cette « approche civilisationnelle » permet à certains, dont Gouguenheim évidemment, de réagir « contre le relativisme anthropologique et le post-modernisme » ; elle devient « une sorte de *via media* pour l'historien soucieux de conserver et justifier la spécificité occidentale tout en donnant l'impression de répondre au défi du comparatisme (GA&N, p. 327) ». Dufal passe donc rapidement du médiocre épigone, simple consommateur d'une théorie qu'il reçoit sans la soumettre à examen (GA&N, p. 320-327), pour en venir au cœur du problème et s'étendre sur le maître talentueux, sur le « monument Braudel » considéré à la fois dans ses écrits et dans sa geste institutionnelle (GA&N, p. 327-358). Je n'ai pas suffisamment pratiqué Braudel pour savoir si l'analyse à charge ainsi proposée est fondée. Je me contenterai de noter que les critères qualitatifs, et la civilisation est l'un d'eux, est toujours très difficile à manier en histoire. Doivent-ils en être pour autant exclus ?
- 23 Cette troisième partie, et avec elle le livre, se terminent sur une note d'Alain Boureau, « L'astérisque gaulois. La discipline historique aux affaires indigènes » (GA&N, p. 359-365). « Astérisque » renvoie ici au signe que les étymologistes placent devant un mot pour indiquer que, n'étant pas historiquement attesté, il est reconstitué par conjecture. Boureau puise précisément dans l'histoire du mot « hangar » pour convaincre le lecteur de l'inanité d'AMSM. Il livre ses lectures d'Eschyle, d'Hérodote, des Évangiles, d'Arien, d'Artémidore, du Digeste de Justinien et de la relecture du Du Cange par Dom Carpentier, pour montrer que le mot en question remonte, par l'intermédiaire du latin et du grec, au persan de Xerxès *aggareion* et signifie « système postal » - celui qui répandit la défaite de Salamine chez les sujets du Grand Roi. Au vieux persan donc, et non au francique * *haimgard*, « clôture autour de la maison », comme le prétend « le récent et 'scientifique' *Trésor de la langue française* » (GA&N, p. 365). J'ai cru bon de vérifier l'exactitude de l'étymon donné par Boureau et, m'en étant assuré¹³, je reste malgré tout dubitatif sur la pertinence d'une telle analyse dès lors qu'il convient avant tout de rendre AMSM à son ethnocentrisme de médiocre. Est-ce qu'elle n'est motivée que par le besoin de faire le jeu de mots : « Le hangar du passé et la pensée hagarde (GA&N, p. 362) » ? Avant de se livrer à cette recherche étymologique, Boureau pose trois axiomes qui fondent une saine conception de l'histoire. On aurait aimé qu'il en fasse une application plus systématique à AMSM.
- 24 On le voit : l'ensemble est aussi divers que suggestif. Est-il satisfaisant au regard des buts poursuivis ? J'irai du simple au complexe.
- 25 Les contributions ne sont pas toujours consonantes entre elles. L'une trouve que : « Gouguenheim utilise le mot 'Islam' sous une forme 'surdéfinie' (article défini puis 'I' majuscule, indice grammatical du nom propre). L'intention est claire : suggérer que l'on a

affaire à une entité une et indivisible fonctionnant comme sujet de processus historiques (GA&N, p. 82, n. 6) ». Mais pour une autre : « On entend fréquemment dire que cet enseignement diffuserait une 'vulgate' présentant l'Islam (mais c'est le plus souvent la religion, l'islam, qui est visée (GA&N, p. 262) » ; suit le renvoi à une note : « L'utilisation d'un seul mot, différencié par une distinction exclusivement typographique, n'aide pas à la clarification du débat. » Quant aux instructions du ministère de l'Éducation, elles ont le mérite de la clarté : « Le programme de cinquième s'ouvre par la découverte de la naissance de l'islam (religion) et de l'Islam médiéval (civilisation) (GA&N, p. 306). » Au regard des instructions ministérielles, la première contribution citée instruit un faux procès et la seconde émet de vains regrets : mieux vaut entériner la distinction et la divulguer au plus grand nombre.

- 26 Je relève, et c'est un comble, des inexactitudes dans les attaques portées contre AMSM. Il est faux de prétendre que « Gouguenheim date les débuts (de la science moderne) tantôt du XIII^e siècle (AMSM, p. 199), tantôt du XVI^e siècle (AMSM, p. 23) (GA&N, p. 54, n. 6) ». Il suffit de le relire, même s'il en coûte : « Ce que nous appelons de nos jours 'science' s'est développé à partir du XVI^e siècle, bien que les premiers pas aient été accomplis dès le XIII^e siècle (AMSM, p. 22-23) ». Au lieu de le chipoter sur ces deux références chronologiques, cohérentes entre elles, il aurait mieux valu souligner le simplisme d'une telle affirmation, qui n'est jamais argumentée. On pourrait s'amuser à montrer que si, par postulat, la science moderne est une création européenne, alors, par déduction, Gouguenheim, si peu scientifique dans sa documentation et dans ses propos, n'est pas un Européen.
- 27 S'agissant des traductions latines de l'arithmétique d'al-Khwārizmī, il est curieux de s'en tenir à l'édition d'André Allard, 1992 (GA&N, p. 69, n. 40), alors que, depuis cette date, un manuscrit complet de la version la plus ancienne, *Dixit Algorizmi*, a été découvert, publié, traduit et commenté par deux grands maîtres des études médiévales, Menso Folkerts et Paul Kunitzsch (1997).
- 28 Que faut-il penser quand, cherchant à dissiper une ambiguïté de Gouguenheim sur la langue de départ de la traduction latine de l'*Almageste* par Hermann de Carinthie, une grossière erreur est commise (GA&N, p. 61, n. 22), en se référant à une étude que la lecture effective aurait permis d'éviter (Richard Lemay, « De la scolastique à l'histoire... », dans B. Scarcia Amoretti, éd., *La diffusione delle scienze islamiche...*, Rome, 1987, p. 399-535) ? Comme l'indique, p. 428, le titre de la 3^e partie de cette étude, « Hermann de Carinthie, auteur de la traduction 'sicilienne' de l'*Almageste* à partir du grec (ca. 1150 A.D.) » ; cette traduction-là est bien gréco-latine et ne doit pas être confondue avec celle, arabo-latine, de Gérard de Crémone, qui a prévalu chez les universitaires médiévaux (déjà Paul Kunitzsch, *Der Almagest. Die Syntaxis Mathematica des Claudius Ptolemäus in arabische-lateinischer Überlieferung*, Wiesbaden, 1974, p. 9 ; et, au départ, Charles Haskins, *Studies in the History of Medieval Science*, Cambridge, Harvard Univ. Press, 1924, contre qui Lemay ferraille à propos de l'identification du traducteur, surtout pas à propos de la langue de départ). Il aurait mieux valu relever dans ce passage d'AMSM une nouvelle preuve des ignorances de Gouguenheim : il n'a pas compris qu'à cette époque, une seule traduction gréco-latine de l'*Almageste* avait été faite et que l'identification de son auteur a opposé les historiens des sciences, Henri Aristippe et Hermann de Carinthie étant des candidats possibles, mais exclusifs l'un de l'autre. Gouguenheim cumule joyeusement : « Dans sa préface à la traduction qu'il fit après Aristippe, de la *Grande Syntaxe*, il (Hermann) tient à montrer... (AMSM, p. 51). »

- 29 Je m'étonne que rien ne soit dit des carrés magiques qui ont tant préoccupé Blaise Pascal (Jacques Darriulat, *L'arithmétique de la grâce. Pascal et les carrés magiques*, Paris, 1994), alors qu'ils ont fait l'objet d'une attention persévérante dans l'Islam médiéval (Jacques Sesiano, *Les carrés magiques dans les pays islamiques*, Lausanne, 2004 ; sur l'intérêt mathématique de ces carrés, dont la désignation arabe originelle est « arrangement harmonieux des nombres », voir René Descombes, *Les carrés magiques*, Paris, 2000). L'évocation de ce thème arithmétique permet de dépasser les fausses dichotomies dans lesquelles Gouguenheim se complaît et cherche à précipiter son lecteur.
- 30 Pourquoi taire la contribution de Sten Ebbesen, « Jacques de Venise », au recueil que j'ai eu l'honneur de diriger, *L'Islam médiéval en terre chrétienne* (cité supra, n. 1), p. 115-132 ? Elle est actuellement l'étude la plus complète sur le sujet et, à moins de trouver de nouvelles pièces, elle est appelée à devenir un classique, dussent les GA&N en souffrir. Dans ce même recueil, se trouve reprise, p. 105-113, avec l'accord de son auteur, la mise au point de Louis-Jacques Bataillon, « Sur Aristote et le Mont-Saint-Michel. Notes de lectures », d'abord parue dans le *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 92 (2008), p. 329-334. Pourquoi s'obstiner à ne citer que la première parution (GA&N, p. 24, n. 6, p. 47, n. 17, p. 194, n. 35), alors que le recueil est plus accessible en librairie que la revue ? Est-ce que l'historien ne doit pas se mettre à la portée des lecteurs bien disposés en leur facilitant l'accès aux bons documents ? Toujours dans ce même recueil, Marie-Geneviève Balty-Guesdon, utilisée abusivement par Gouguenheim, fait une mise au point sur la Maison de la Sagesse, p. 85-98 : Pourquoi l'ignorer quand cette institution abbasside est abordée (GA&N, p. 67, n. 36) ?
- 31 GA&N, p. 121-123, propose une nouvelle périodisation de l'histoire de la philosophie : pourquoi ne pas citer l'une des rares qui ait été argumentée pour le Moyen Âge (Jean Jolivet, « Émergence de la philosophie au Moyen Âge », *Revue de Synthèse*, IV^e série, 3-4 (1987), p. 381-416, repris dans *id.*, *Philosophie médiévale arabe et latine*, Paris, 1995, ét. 1) ?
- 32 Pourquoi s'en tenir aux reproches que Paul Vignaux a adressés à Étienne Gilson (GA&N, p.191), quand nous disposons maintenant de l'analyse précise d'une des plus magistrales erreurs de lecture commises par le grand médiéviste lors d'une de ses études sur les rapports entre les philosophies arabe et latine (Jean Jolivet, « L'augustinisme avicennisant' au XII^e siècle : un effet de mirage », *Χώρα. Revue des études antiques et médiévales*, 2 (2004), p. 5-20) ?
- 33 Dans l'ensemble, les GA&N sous-estiment les apports du Maghreb et de l'Andalousie à l'Europe latine, alors que la proximité géographique a fait jouer à ces territoires un rôle important dans le transfert des savoirs arabes.
- 34 Si je devais trouver un dénominateur commun à la série de lacunes et d'erreurs dont je viens de parler, je le verrais dans ce que j'appellerai par euphémisme le cloisonnement des chercheurs travaillant dans le même secteur des études médiévales. Je ne crois pas utile de pousser plus avant mon propos. Je me contente d'espérer que se lève un nouveau Muhammad, qui parviendra à unifier la péninsule des médiévistes attelés à l'étude des rapports du christianisme / chrétienté avec l'islam / Islam !
- 35 J'ai averti en commençant que je gardais l'*Introduction* pour la bonne bouche : elle réserve tant de surprises qu'elle mérite d'être traitée à part du reste du livre. Je serai net : elle s'apparente plus à un exercice de style de potaches en mal de reconnaissance qu'à une analyse d'historiens aguerris. Elle commence par une citation de François-René de Chateaubriand extraite de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Parvenu de bon matin au

sommet du mont des Oliviers, le vicomte se laisse aller à une rêverie qui passe le génie du christianisme par profits et pertes : c'est en se réclamant de l'« Œil pour l'œil » attribué à Moïse, non du « Tendez l'autre joue » attribué à Jésus, qu'il évoque les aventures belliqueuses du calife Omar et du roi de France Philippe I^{er}. Les quatre introducteurs prennent prétexte de cette rêverie guerrière pour postuler une continuité entre la Restauration, oui, celle de 1814-1830, et la présidence de Nicolas Sarkozy : nous vivrions depuis mai 2007 sous la Seconde Restauration (p.7), sous la Restauration (p. 9), sous la Restauration islamophobique (p. 10), sous une nouvelle Restauration (p. 16 et 17). La preuve, une fois admis que Sarkozy se réclame d'une « philosophie de l'histoire » et que cette « philosophie » repose sur un trépied (p. 8 : l'exaltation de la France toute chrétienne ; la revendication assumée de l'« œuvre positive » de la colonisation ; la volonté de liquider Mai 68) : « Il semble que toute Restauration, en France, doive s'accompagner d'une confrontation avec les Arabes (p. 8) ». Fichtre ! N'est-ce pas sous la Monarchie de Juillet que commence la conquête de l'Algérie ? Sous le Second Empire que se place le rêve d'un « royaume arabe » ? Sous la III^e République naissante que se développe la colonisation ? Sans compter les soubresauts de la IV^e République finissante et les affres d'une V^e République en gésine. Est-ce que l'histoire de France tout entière se réduirait à une Restauration permanente, dont il ne resterait plus qu'à numérotter les vagues successives¹⁴ ? Je ne vois pas l'intérêt de répondre aux caricatures de Gouguenheim par d'autres caricatures sur le personnel politique français en place depuis deux ans. Les quatre auteurs parlent avec raison d'AMSM comme d'un « bêtisier » (p. 9), avant d'y voir, une page plus loin, le symptôme de l'« islamophobie savante », qu'ils définissent aussitôt, sur deux pages, en six traits. Je refuse de les suivre dans l'exploitation de cet oxymore qui, comble de laisser-aller, sous-titre le livre et lui donne un relief particulier. Je campe fermement sur une position de paysan du Danube : l'auteur d'un bêtisier ne peut rien produire de savant, à moins de vider le langage de sa consistance et d'abandonner la rigueur de la pensée. L'islamophobie est une tare d'ignares et d'imbéciles ; j'admets tout au plus qu'avec Chateaubriand et ses admirateurs proches et lointains, elle puisse l'être aussi de certains lettrés. Depuis quand le fait d'« avoir des lettres » assurerait-il un statut de savant ? Je ne suis pas loin de voir dans les errements des quatre auteurs le symptôme d'un profond malaise provoqué par les âneries satisfaites d'AMSM – un malaise qu'ils n'avaient sûrement pas encore surmonté lorsqu'ils ont rédigé leur *Introduction*.

- 36 Ces précisions apportées, je les rejoins très volontiers dans le camp des composites dont ils se réclament (p. 17) : je suis convaincu que le XXI^e siècle s'honorera en assurant le triomphe d'une conception métisse des sciences et de la raison. Encore faudra-t-il que les historiens formés sur les bancs des universités n'agissent pas en pousse-au-crime.

NOTES

1. Ces deux aspect sont argumentés avec des tonalités diverses dans Jacques Verger, *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 51 (2008), p.182-184 ; Sylvain Piron, « Sur une falsification historiographique », *Revue de Synthèse*, 4 (2008), p. 617-623 ; Pierre Pellegrin, « Aristote arabe,

Aristote latin, Aristote de droite, Aristote de gauche », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 134 (2009), p. 79-89 ; Blaise Dufal, *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 104 (2008), en ligne : URL <http://chrhc.revues.org/index330.html> ; Bernard Maitte, *Alliage*, 63, en ligne, URL <http://www.tribunes.com/tribune/alliage/63/page12/page12.html> ; Max Lejbowicz, *Cahiers de recherches médiévales*, (2008) en ligne : URL <http://crm.revues.org/index2808.html> ; Joseph Reisdorfer, « *Graecum est, non legitur* : Réflexions sur l'essai de S. Gouguenheim, *Aristote au Mont-Saint-Michel* », *Poikilia*, avril 2009, en ligne : URL <http://laurette.blog.lemonde.fr/2009/04/04/moyen-age-grec/> ; Steven J. Livesey, *Isis*, 100 (2009), p. 648-650. Voir aussi Max Lejbowicz, éd., *L'Islam médiéval en terre chrétienne. Science et idéologie*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2009, qui réunit les contributions de médiévistes aussi divers que Jean Celeyrette, John Tolan, Jean Jolivet, Abdelali Elamrani-Jamal, Marie-Geneviève Balty-Gueston, Régis Morelon, Louis-Jacques Bataillon et Sten Ebbesen ; de larges extraits de cet ouvrage sont accessibles sur le site <http://books.google.fr/books>.

2. Les pages <http://ciham.ish-lyon.cnrs.fr/Personnel/Annuaire.html>, <http://www.ens-lsh.fr/servlet/com.jsbsoft.jtf.core.SG> et <http://refworks.com/refshare/?site=034131129878000000/RWWS1A1237653/000951151336018000&au=Gouguenheim,%20Sylvain> donnent toutes les informations utiles.

3. Sur le point de départ de cette étrange affaire, voir Max Lejbowicz, « Chroniqueur au Monde et chercheur au CNRS. Aperçus sur une récente polémique », *Cahiers de recherches médiévales*, Varia (2008) en ligne : URL <http://crm.revues.org/index1111.html>.

4. Selon la définition donnée par la version numérisée du *Trésor de langue française*, « Introduction ».

5. Le site est également mentionné plus avant dans l'ouvrage : *GA&N*, p. 187.

6. Dernière étude parue sur ce thème, Max Lejbowicz, éd., *Une conquête des savoirs. Les traductions dans l'Europe latine (fin du XI^e siècle - milieu du XIII^e siècle)*, Turnhout, Brepols, 2009 (avec les contributions de Monique Bourin, Philippe Haugeard, Alexander Fidora, Jean Jolivet, Jean Celeyrette, Tony Lévy).

7. Voir, par exemple, le livre de Nas E. Boutamina, *La bataille de Poitiers (732) n'a jamais eu lieu !*, Beyrouth, Dar Albouraq, col. « Ombres et lumières », 2006 et le compte rendu que j'en ai fait à l'adresse <http://crm.revues.org/index.html>.

8. David de Dinant est effectivement cité plus loin dans *GA&N*, p. 182 et 186 ; Pierre Abélard, p. 176, 195, 204, 206, 209-211...

9. Comme le note Kouloughli, p. 94, Gouguenheim s'appuie sur l'article de Samir Khalil Samir, « Deux cultures qui s'affrontent. Une controverse sur l'i'rāb au XI^e siècle entre Élie de Nisibe et le vizir Abū l-Qāsim », *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, XLIX (1975-1976), p. 619-649, pour parler de : « ... la célèbre controverse amicale qui opposa, en 1026, l'évêque de Nisibe et le vizir Abū l-Qāsim au sujet du statut respectif des sciences, dans l'islam et dans le christianisme. Le prélat argumentait en faisant état de l'insuffisance de la langue arabe pour exprimer des notions abstraites (AMSM, p. 137 ; je précise que l'article cité a été repris dans le recueil de Samir Khalil Samir, *Foi et culture en Irak au XI^e siècle. Élie de Nisibe et l'Islam*, Aldershot, Ashgate, 1996, ét. 11). » Sans faire des langues des formations incommunicables entre elles, comme s'autorise à le faire Gouguenheim, le médiéviste n'ignore pas le sens d'i'rāb, si l'importance des arts du langage dans sa période d'études l'a conduit à s'intéresser, à l'inverse de Gouguenheim, à l'histoire des idées linguistiques. Et, au passage, il est difficile de ne pas établir un lien de causalité entre l'inculture linguistique et la conception des langues comme des ensembles clos. Selon l'imposante somme *Histoire des idées linguistiques*, que Sylvain Auroux a dirigée aux éditions Pierre Mardaga, l'i'rāb désigne « la variation de la finale des mots déterminée par leur insertion dans un énoncé (t. 1, p. 262) ». Donc le résumé qu'AMSM donne de l'étude de Samir est a priori suspect. Il suffit de la consulter pour s'apercevoir que, fidèle à son titre, elle se concentre sur un point particulier : la comparaison des propriétés morphosyntaxiques de l'arabe et du syriaque,

celle-ci étant une langue non flexionnelle et celle-là, une langue à flexion. Le vizir vante les mérites de la langue arabe : grâce à la flexion, elle distingue clairement du complément le sujet grammatical de la phrase (nous sommes à l'antipode du résumé de Gouguenheim, encore que le vizir entretienne avec la langue arabe des rapports qui ne sont pas sans rappeler ceux d'AMSM avec les langues indoeuropéennes ; Gouguenheim et le vizir : même ethnocentrisme, de part et d'autre d'une frontière linguistique !). Élie fait remarquer à son interlocuteur que le syriaque n'est pas moins clair que l'arabe : l'ordre des mots y remplit la fonction que l'arabe fait jouer aux flexions. Je remarque pour ma part que, sur ce point, l'arabe se sépare de sa consœur sémitique pour s'apparenter au grec, pourtant membre de la famille « ennemie », l'indo-européenne : même les familles linguistiques sont poreuses ! Autre « anomalie » qui aurait pu être relevée par Gouguenheim : en s'exprimant soit en grec, soit en syriaque, soit en arabe, le nestorianisme du XI^e siècle s'est plus facilement accordé avec ces trois langues qu'avec l'orthodoxie byzantine ! Mais il est vrai qu'une telle attitude historiquement attestée est inconcevable, selon la thèse défendue dans AMSM. Les fanatiques qui font du grec la langue par excellence de la religion « civilisée » ne peuvent donc pas alimenter leurs divagations en s'appuyant sur l'article de Samir. On pourrait se gausser de Gouguenheim et parler des vertus hallucinogènes d'un gréco-christianisme de combat. Le cas est moins pittoresque et plus pitoyable : l'auteur d'AMSM n'a tout simplement pas lu l'étude qu'il cite. Le vocabulaire avec lequel il la résume et l'interprétation qu'il en donne le montrent : il la connaît à partir de Dominique Urvoy, *Histoire de la pensée arabe et islamique*, p. 395. Il ne s'est pas aperçu que son inspirateur s'en tient explicitement à trois des trente pages qu'elle comporte, à l'introduction donc et non au corps du texte et à l'essentiel de la démonstration. Et, tout à ses démons, il préfère comprendre « grec » quand il est question de « syriaque », alors qu'un pareil changement rend vaine la controverse sur l'i'rāb : comment est-il possible de dresser abruptement l'une contre l'autre deux langues à flexions si l'on fait un instant de la présence de la flexion le critère distinctif de ces langues ? Il est amusant de lire, dans une interview donnée au *Temps* du 28 avril 2009, le jugement sans aménité que Samir porte sur la thèse générale de son falsificateur (<http://www.tempi.it>) ; la prise de position est d'autant plus intéressante que l'auteur est professeur d'islamologie à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth et au Pontificio Istituto Orientale de Rome, autrement dit, dans deux des hauts-lieux de la culture chrétienne.

10. Pierre Pellegrin, *op. cit.*, p. 82, relève ce détail croustillant : les huit livres de la *Physique* d'Aristote se sont enrichis, sous la plume généreuse de Gouguenheim, de deux livres supplémentaires (AMSM, p.114) ; c'est la nième preuve que Gouguenheim n'a pas lu la plupart des livres et des articles qu'il cite. Ses références se réduisent à des fleurs de rhétorique.

11. Sur l'identité européenne, je renvoie au livre de deux médiévistes : Michel Pastoureau et Jean-Claude Schmitt, *Europe. Mémoire & Emblèmes*, Paris, Les Éditions de l'Épargne, 1990, et plus spécialement au chapitre *Des hommes divers*.

12. Jean Jolivet, « Une escapade aventureuse », dans Lejbowicz, *L'Islam médiéval* (cité n. 1), p. 59-71 (59).

13. Didier Gazagnadou, *La poste à relais. La diffusion d'une technique de pouvoir à travers l'Eurasie*, Paris, Éditions Kimé (collec. « Le sens de l'histoire »), 1994, Annexe I, notamment p.117-118 et 155, n. 2.

14. Sur tout cela voir les 3^e et 4^e parties de l'excellent Mohammed ARKOUN, éd., *Histoire de l'islam et des musulmans en France du Moyen Âge à nos jours*, préface de Jacques Le Goff, Paris, Albin Michel, 2006.